

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1870)
Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Morilles et Morilleurs.

Si vous avez affaire à un savant spécialiste, initié à tous les mystères de la formation des champignons, vous pourriez vous attendre à une grave et profonde dissertation sur la matière ; pour mon compte, je ne puis rien vous servir de pareil. Vous vous en apercevrez bien vite, en lisant en tête de ces lignes, le terme de "morilleurs", terme peu scientifique, point français du tout, inconnu à l'Académie de Paris, mais comode, expressif et clair, ce qui a bien aussi sa valeur.

L'éducation du vrai morilleur, comme celle du pianiste (riez, si vous voulez) doit commencer dès l'âge le plus tendre. Allez dans nos montagnes au mois d'avril, et vous y verrez à l'oeuvre maîtres et élèves.

Le père emmène ses enfants à la recherche du précieux champignon aussitôt que les bambins peuvent trotter à sa suite sans trop de fatigue. Il leur enseigne, comme ferait un guerrier peau-rouge, à cacher la trace de leurs pas, à éviter de les imprimer dans la neige qui recouvre encore le sol en certains endroits, à remettre en place les pierres dérangées dans leur marche, à garder le plus profond silence, etc. etc. Vous vous demandez à quoi servent toutes ces précautions. — A quoi ? On voit bien que vous n'êtes pas du métier. Et les espions qui, vous suivant à la piste, traitent d'écouter certains "coins" connus de vous seul ! Cela s'est vu.

Tous ces coins portent des noms avec lesquels chacun des enfants est déjà familiarisé ; il sait à l'avance, à la direction prise par le chef de la bande, si l'on va au "Sapai du P'tit David", ou à celui d'Alfred chez Philippe Auguste, ou aux Rochats, ou au Bois-vert, ou vers la "Phie du sentier de la Messagère". Arrivés sur les lieux, la petite troupe commence les recherches sous la direction de son mentor. — Lève les branches, dit celui-ci à l'un des enfants, cherche là dessous, à côté de cette pierre, l'année passée il y en avait trois au même tronç. — J'en vois une ! qui la trouvera ? — Froid, froid, chaud ! prends garde ! tu vas l'écraser ! — La voilà ! s'écrie l'un en se précipitant sur une petite morille grise de grosseur d'une noisette. Et heureux enfant, plus fier que Christophe Colomb abordant à Guanahani, cueille le champignon velouté qu'il dépose dans le mouchoir apporté pour cet usage. — A présent, il nous faut la compagne, car vous savez qu'on les trouve toujours deux à deux. As-tu observé de quel côté elle penchait ? — Elle était plantée toute droite — Ah, diantre ! alors il faut chercher tout autour. Si la compagne ne se trouve pas, le père ne sera pas embarrassé d'expliquer son absence.

— Eh ! papa, celle que nous avons laissée hier sous cette racine n'a pas grossi ! — Tiens, c'est curieux ; pourtant hier, celle que nous venons de trouver n'était pas hors de terre. Mais, voilà, mon père disait qu'on "mettait le sec" aux morilles, quand on les regardait sans les prendre. Attention aux nitons (limaçons) quand vous en verrez, les morilles ne seront pas loin, à moins que les gourmands ne les aient dévorées. Parfois, le père plante furtivement en terre une "pive", la pointe en l'air, afin de mettre à



l'épreuve le coup d'œil et le jugement de ses élèves; il leur apprend ainsi à ne pas proclamer leur découverte à l'aventure, sans en constater la réalité. Puis, pour consoler le dupé, il lui montre du doigt une vraie morille, que l'enfant cueille avec un cri de joie.

Le vrai morilleur doit être doué de sagacité; la chasse passionnée qu'il fait à son champignon favori éveille chez lui l'esprit d'observation; seulement, comme il ne peut se rendre compte de certains détails de la croissance des morilles, il adopte le plus souvent, ainsi qu'on vient de le voir, les légendes et les préjugés de ses devanciers. Au reste, nous avons fait maintes fois l'observation qu'une morille trouvée petite et laissée en terre, dans l'espoir de la voir grossir, reste presque toujours dans le même état et finit par se dessécher; tandis que, d'un jour à l'autre, on en trouve aux alentours, qui sont beaucoup plus grosses et qui paraissent être sorties de terre, ou du moins s'être développées très rapidement. Faut-il en conclure que les morilles ne sont pas assujetties à la loi commune qui régit tous les êtres animés? N'est-il pas plus rationnel de chercher la cause de cette anomalie dans les circonstances favorables, ou défavorables, qui ont présidé à leur naissance et qui ont accéléré ou arrêté leur développement? Telle est sortie de terre petite et chétive, par un temps sec qui l'empêche de grandir, faute de sève, et finit par l'atrophier; survient une pluie douce qui humecte le sol et favorise la croissance d'autres morilles; celles-ci sortiront pleines de vigueur et se développeront avec une rapidité étonnante. Cependant la pluie, qui les a fait naître, sera sans effet

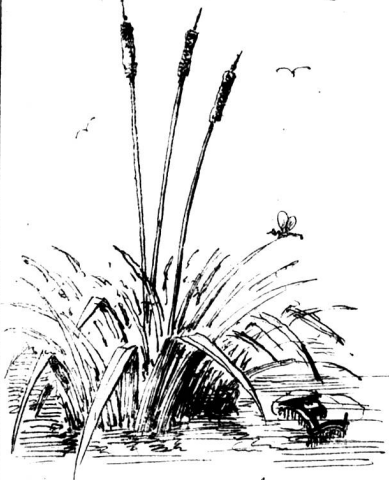
sur leur compagne, condamnée dès sa naissance à rester chétive; tout progrès semble lui être interdit. N'est-ce pas, hélas! ce que nous observons tous les jours dans la famille humaine.

Et voilà pourquoi l'année 1870 ne comptera pas, dans les fastes des morilleurs, comme une année glorieuse. Le printemps, trop sec, la bise, le froid ont arrêté la sortie de ces champignons; après une première bouffée pleine de promesses, et quelques jolies récoltes, la force productrice s'est arrêtée. Nos pères disaient en patois: an de marellets, an de rê! (année à morilles, année de misère). Espérons que le Proverbe se réalisera, et que si les chaînes de morilles ont été courtes, les moissons et les vendanges seront d'autant plus abondantes.

Bôle mai 1870.

Escaz Huguenin inst.

Le *Typha minima*, Hoppe.



En revenant d'une excursion dans les gorges de l'Arrese, au mois de juin 1869, je longeais la ligne du chemin de fer Franco-Suisse; arrivé à une excavation creusée pour en utiliser les matériaux à la construction du viaduc sur la profonde érosion où coule maintenant le ruisseau du Merdasson, je trouvai ce terrain couvert d'une quantité de *Typha minima*, Hoppe, (petite chassette). M. Ch. Godet, que j'avertis le lendemain de cette découverte, s'y rendit de suite et en parcourant tout ce terrain, y découvrit plusieurs pieds d'une autre plante étrangère à notre contrée, le *Myricaria germanica*, Desv. qui fut anciennement indiquée à l'embouchure de l'Arrese, mais qui ne s'y trouve plus depuis fort longtemps.

On a déjà souvent observé, sur des terrains remués par la construction des Chemins de fer, l'apparition subite d'une foule d'exemplaires de plantes qui, auparavant, ne se trouvaient pas dans cette localité; et en général, on en a tiré la conclusion que ces plantes provenaient de graines enfouies dans le sol, à une époque antérieure, pendant laquelle les conditions extérieures étaient favorables à leur propagation, mais que plus tard les défrichements, la culture etc, les avaient fait disparaître.

Ici, les circonstances se présentent d'une manière toute particulière, et propre à attirer l'attention sur l'origine probable de ces plantes. En effet, on ne peut admettre que les graines en aient été apportées par le vent, car les stations les plus rapprochées, où on les ait observées, sont encore fort éloignées; telles que les bords de l'Ar ou du Rhône. On ne peut guère supposer non plus que ces graines aient été apportées accidentellement par les wagons, vu que l'emplacement est très éloigné d'une gare, de sorte que l'hypothèse la plus probable est d'admettre que les graines de ces plantes étaient enfouies dans le terrain, et que mises au jour dans un milieu qui convenait à leur développement, elles ont germé, malgré la date fort ancienne de leur dépôt dans la terre.

Ces deux plantes ont un habitat tout à fait spécial à notre époque; elles ne se trouvent que sur les bords des rivières, dans les terrains sablonneux humides; or, avant la construction de la voie ferrée, le terrain où elles se trouvent maintenant était une pente sèche, cultivée, composée d'une couche profonde de terrain glaciaire, mélange de sable argileux et de cailloux roulés. Mais il suffit de jeter les yeux sur cette localité, pour se convaincre que dans les temps antérieurs, vers la fin de l'époque glaciaire, le terrain, où ces deux plantes sont apparues subitement, était le rivage d'un torrent ou d'une rivière qui a creusé la profonde érosion du Merdasson, et par conséquent, qu'à cette époque, des plantes comme le *Typha minima*, Hoppe, et le *Myricaria germanica*, Desv. devaient y croître et s'y multiplier naturellement dans des conditions identiques à celles dans lesquelles elles végètent de nos jours.

Je ne me serais pas hasardé à produire une hypothèse aussi hardie que celle qui fait germer à notre époque des graines enfouies dans la terre, vers la fin de l'époque glaciaire, si je n'avais lu une dissertation de M. Durieu de Maisonneuve, insérée dans les annales de la Société des Sciences naturelles de Bordeaux, à propos d'une mousse qui avait surgi tout à coup en abondance

sur de la terre prise au fond d'une tranchée de chemin de fer, à 2 ou 3 mètres au-dessous du niveau actuel du sol, tandis que cette mousse n'existait pas sur la surface actuelle du sol, dans cette région, et M. Duinieu admet sans difficulté que des graines de petite taille et d'une consistance sèche, peuvent conserver leur vitalité, quoique enfouies à de grandes profondeurs, pendant des milliers d'années, et qu'elles peuvent produire de nouvelles plantes, si elles se trouvent subitement transportées dans des circonstances favorables à leur développement.

En outre, M. de Quatrefages, dans ses articles sur "l'Unité de l'espèce humaine", insérés dans la Revue des deux Mondes de 1861, ne met pas en doute que les graines des plantes enfouies dans le sol depuis des milliers d'années, peuvent parfaitement conserver la faculté de germer.

Cette question est encore loin d'être résolue positivement, j'en conviens, mais elle mérite d'attirer l'attention des naturalistes, c'est pourquoi j'ai cru devoir la soulever à propos de deux plantes dont il est fort difficile de s'expliquer l'apparition subite sur un terrain où certainement elles n'existaient pas, avant qu'on eût transformé un coteau sec en une excavation à fond humide. Si une certaine quantité de faits analogues, bien constatés, venaient mettre hors de doute la possibilité, pour des graines, enfouies depuis des milliers d'années dans la terre, de germer et de produire des plantes, ce serait un argument en faveur de l'immutabilité des espèces, car jusqu'à présent, toutes les plantes qui sont apparues dans des circonstances propres à faire croire à l'antiquité de la graine dont elles provenaient, sont parfaitement identiques à celles de notre époque.

Corcuilles, avril 1870.

Paul Morthier, D. M. D.

Pinsons d'Ardennes et Soulcies.

Le manque de place nous a empêché jusqu'à présent d'insérer des observations qui nous sont parvenues de divers côtés, concernant quelques animaux de notre pays, et qui ne manquent pas d'intérêt.

Les pinsons d'Ardennes (*Fringilla montifringilla*) — voir Rameau de Sapin Août 1866. — ont paru cet hiver, pendant le mois de janvier, en vols innombrables sur divers points du Jura. Ils semblaient annoncer les grands froids qui se firent sentir plus tard. A Bienne, ils se retiraient chaque soir dans les bois qui dominent la ville vers le nord; le bruit de tant de milliers d'ailes faisait songer au vent d'orage et frappait les gens les moins attentifs. Lorsqu'on montait à Evillard, le soir, et qu'on réveillait ces essaims de volatiles perchés sur les sapins, il s'élevait une rumeur, au milieu des bois, si puissante et si étendue, que les passants frissonnaient de peur. Le sol de la forêt était blanchi par leurs excréments. Ils résistèrent dans ce district durant plusieurs semaines, se dirigeant le matin vers la plaine où ils trouvaient leur nourriture et de l'espace pour les évolutions de leur armée. Le soir, toujours à la même heure, ils regagnaient la forêt qu'ils avaient prise en affection. Ni les coups de fusil, ni les atteintes du plomb meurtrier ne purent changer leurs allures. Un soir, ils ne revinrent plus; la forêt resta déserte et les passants attendris accomplirent leur trajet sans craindre d'éveiller les esprits des bois.

Dans le même temps, on voyait aux environs de St. Aubin un assez grand nombre de Soulcies, *Fringilla petronia* L., oiseau appartenant à la division des Gros-becs, très voisin du moineau, dont il a le bec et le plumage gris, mais qui en diffère par une belle tache jaune sur la poitrine. Autrefois, la Soulcie n'était pas très rare chez nous, mais depuis une trentaine d'années, elle s'est éloignée de nous et ne se montre que dans les hivers rigoureux. Aujourd'hui, il est peu de personnes qui la connaissent.

La Rédaction.

On nous écrit: "Les bécasses prises à Wavre (Rameau de Sapin, Nov. 1869) me rappellent un fait analogue qui s'est passé à Neuchâtel. Il y a une dizaine d'années, un homme passant un matin par la promenade du faubourg, à l'endroit nommé la Rotonde, où s'élevaient de grands peupliers, aperçut à terre des oiseaux d'un aspect singulier. Il s'approcha, mais ces animaux étaient si fatigués qu'ils ne firent pas mine de s'enfuir. Il réussit ainsi à capturer trois ou quatre bécasses vivantes. — N'ayant pas noté ce fait au moment où il s'est passé, il m'est impossible d'indiquer la date et la saison.

Un de vos lecteurs.